

**KIM Hoon**

*En beauté*

**Récit traduit du coréen  
par Han Yumi et Hervé Péjaudier**

TRADUIT AVEC LE SOUTIEN  
DE LA FONDATION DAESAN (SÉOUL)



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

*Ouvrage publié sous la direction de*  
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Hwajang*

- © 2004, Munhak sasangsa, Séoul
- © 2015, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française
- © 2018, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Multi-bits/ Getty Images

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : M.-C. Raguin, [www.adlitteram-corrections.fr](http://www.adlitteram-corrections.fr)

ISBN : 978-2-8097-1354-1  
ISSN : 1251-6007

— C'est fini.

L'interne de garde a tiré le drap sur le visage de ma femme. En haut quelques mèches de cheveux dépassaient en désordre. Sur l'écran de l'électrocardiogramme, l'aiguille était bloquée à zéro et un voyant lumineux rouge s'était mis à clignoter en rythme avec un signal sonore, *bip, bip*. Même si la patiente avait cessé de respirer et qu'on ne pouvait plus rien pour elle, *bip, bip*, le signal persistait, aigu, vif. La malade d'à côté a fait une vilaine grimace et s'est retournée du côté opposé.

Malgré les douleurs endurées pendant ses deux années de lutte contre la maladie et l'épuisement nerveux qu'elle infligeait à une famille accablée, on peut dire que sa fin fut sereine. Son souffle s'est doucement affaibli avant de se suspendre sans que l'on perçoive en cet instant

la moindre ligne de rupture, et son visage n'a exprimé aucune souffrance. Ma femme avait combattu docilement la mort. Entre ses lèvres entrouvertes avait ruisselé un mince filet de salive, aussitôt asséché. Le corps de ma femme morte n'avait plus que la peau sur les os. La peau de ses hanches était si sèche qu'elle glissait contre les os du bassin et faisait des plis sur le matelas. Quand l'aide-soignante procédait à sa toilette, je pouvais voir la chair desséchée des organes génitaux, et la région pubienne entièrement racornie montrait un clitoris collé qu'on aurait dit cautérisé. Je ne parvenais pas à imaginer que par des orifices si arides nous avions pu ma femme et moi avoir une fille. Chaque fois que l'aide-soignante passait la serviette pour éponger le suintement liquide qui s'écoulait entre ses cuisses, elle enlevait en même temps des poignées de poils pubiens déracinés, brûlés par les effets secondaires des traitements anticancéreux, cassants et comme prêts à tomber en poussière. Chaque fois, elle allait secouer la serviette en la faisant claquer, *tak tak*, au-dessus du carrelage de la salle de bains.

— Le corps ne peut pas rester dans la chambre. On va tout de suite le transférer à la morgue.

L'interne a passé un coup de téléphone. Deux membres du personnel sont venus dans la chambre et ont aspergé de désinfectant les abords du lit, la poubelle et la cuvette. Ils ont fixé le corps de ma femme avec des sangles et sont ressortis en poussant le lit.

Il était sept heures du matin. Par les fenêtres du quinzième étage où se trouvait la chambre, on voyait se lever le jour entre les buildings. Un brouillard de printemps flottait au ras du sol. Des balayeurs nettoyaient les rues, des pigeons se perchaient en bandes sur les poubelles sorties devant les restaurants.

J'ai hésité pour savoir si j'appelais ma fille ou pas et puis j'ai décidé de la laisser dormir encore un peu. De toute la nuit précédente que j'avais passée sans fermer l'œil à veiller les derniers instants de ma femme, je n'avais pas réussi à uriner. Chaque fois que l'électrocardiogramme se stabilisait un peu, je me glissais hors de la chambre pour filer aux toilettes, mais l'urine ne s'écoulait pas. Comme font les filles, assis sur la cuvette pour uriner, voilà plus de six mois que ça dure. Rester debout comme font les hommes, c'est devenu trop pénible, à attendre que l'urine sorte. Assis sur la cuvette, chaque contraction de ma vessie provoque une douleur

acérée qui irradie toute la zone comprise entre les testicules et l'anus. Du bout de mon pénis ont fini par s'écouler quelques misérables gouttes, comme d'un glaçon en train de fondre. Ces gouttes étaient rouges. Chacune me semblait dure comme pierre dans l'urètre, que leur passage déchirait d'insoutenables brûlures. Je n'éprouvais plus mon corps que comme une outre d'urine dont bras et jambes allaient incessamment tomber. Ces quelques gouttes rouges furent tout ce que j'obtins cette nuit-là. L'envie incoercible d'uriner et l'incapacité dans laquelle j'étais d'y parvenir, cela me pesait et m'oppressait. Oppressé, mais incapable d'évacuer. Durant la nuit, je suis passé cinq fois aux toilettes mais l'urine ne formait que des gouttelettes de rosée tremblant un instant au bout de mon pénis avant de choir. Quand on a emporté le lit sur lequel reposait le corps de ma femme, moi, j'étais si lourd du poids de ma vessie gonflée que je n'ai pas eu la force de le suivre.

Mon entreprise va m'accorder une semaine de congé. Avant de m'occuper de l'organisation des funérailles, il fallait d'abord que je passe au cabinet d'urologie pour qu'ils m'extraitent l'urine et me remettent d'aplomb. Il n'ouvrait pas avant au moins deux heures. Devoir attendre

encore deux heures m'était intolérable. Je n'avais pas le courage de rester tout seul dans la chambre de ma femme. J'ai décidé d'aller dans un sauna proche de l'hôpital, pour y dormir un peu. Arrivé au sauna, j'ai téléphoné de la réception à ma fille.

— Maman est morte ce matin.

Ma fille a bloqué net sa respiration, *heuk*, et elle est restée comme ça un bon moment sans réagir.

— Préviens ta boîte et habille-toi pour passer à l'hôpital. Dis à la femme de ménage de venir garder la maison. N'oublie pas la pâtée du chien avant de partir.

— Quelle terrible épreuve vous avez endurée, papa. Vous avez réussi à uriner au moins ?

La voix de ma fille commençait à se charger de sanglots.

— Oui, un peu. En venant, n'oublie pas d'apporter une photo pour mettre dans le cadre, et puis des sous-vêtements de rechange pour moi.

J'avais à peine eu le temps de lui dire ça que mon portable a coupé, batterie à plat. Mort annoncée du portable... Signal sonore, *koreureuk... koreureuk...* Portable mort, je me suis senti comme si tout à coup ce qui venait d'être coupé, c'était le contact avec ma femme morte

et le devoir d'organiser ses funérailles dans la journée. Le signal sonore qu'avait émis le portable en mourant, ce n'était vraiment pas grand-chose. Ce matin, à l'aube, quand le pouls de ma femme est tombé à zéro et qu'elle a cessé de respirer, c'est le même genre de signal sonore dérisoire que l'électrocardiogramme a émis.

Au sauna, à l'accueil, ils étaient équipés d'un chargeur rapide. J'ai demandé à l'employé de surveiller l'opération et je suis entré dans le bain. Il y avait là quelques hommes qui finissaient une nuit blanche en laissant mollement flotter leur corps dans l'eau. Chaque fois qu'un portable accroché au chargeur se mettait à sonner, l'employé venait prévenir son propriétaire qui sortait aussitôt nu du bain et trottinait en ballottant des couilles.

Plongé dans l'eau brûlante, il me semblait que ma vessie pleine d'urine n'en finissait pas d'enfler et que j'étais en train de me débattre pour ne pas sombrer dans ces flots d'urine qui m'emplissaient le corps. J'avais la sensation que la vapeur chaude s'infiltrant dans mon corps entraînait comme en osmose avec ses urines. Toutes ces années passées avec ma femme, ma femme cette jeune journaliste qui gagnait déjà

suffisamment d'argent en travaillant dans des magazines pour m'aider à terminer ma maîtrise et que j'ai épousée, nous qui avons eu une fille, nous qui avons débuté dans une chambre louée pour finir par nous payer une maison qui coûtait un milliard de wons, moi le petit qui ai commencé au plus bas de l'échelle dans une multinationale de la cosmétique pour finir par décrocher le poste de directeur commercial, toutes ces années passées, c'était comme si elles n'avaient jamais existé, comme si rien n'avait eu lieu, elles se dissolvaient en lambeaux dans les vapeurs du sauna.

Ma femme avait une tumeur au cerveau. Au début, on avait cru que c'était juste des migraines. En deux ans, elle avait subi trois opérations. A chaque fois son état s'était aggravé. Elle se plaignait de migraines spasmodiques, elle ne gardait pas ce qu'elle mangeait, vomissait une bile verdâtre et perdait connaissance. Le chirurgien qui a opéré ma femme était un collègue de promotion, on sortait de la même université. On avait passé nos diplômes la même année, mais dans des spécialités tellement différentes qu'on ne s'était jamais croisés. Laisant ma femme se reposer dans la chambre où elle était hospitalisée, il m'avait demandé de le suivre dans son bureau marqué *Chef de service* pour m'exposer

sa conception de la tumeur au cerveau. Voilà comment il voyait les choses :

« ... Les tumeurs au cerveau sont des formes de cancer. Il existe environ cent trente espèces de tumeurs qui peuvent se développer à l'intérieur de la boîte crânienne. Tout néoplasme dans un organisme produit une tumeur. Une tumeur peut apparaître dans n'importe quelle partie du corps. On ignore les origines et les conditions nécessaires à leur développement. Les tumeurs sont des manifestations du vivant qui ne peuvent se produire que sur des organismes vivants. Les tumeurs ne se produisent pas sur des organismes morts. La naissance de la tumeur et sa croissance sont des phénomènes qui relèvent des lois du vivant. A l'intérieur d'un organisme vivant naissent des néoplasmes qui croissent et se multiplient, et qui détruisent la vie. Ce phénomène est régi par les lois du vivant. On ne peut séparer les notions de tumeur et de vie. C'est pourquoi le traitement est si particulièrement difficile. Résignez-vous à souffrir, et aidez la patiente à s'y préparer. »

Sur le coup, je n'ai pas compris pourquoi le médecin me racontait tout ça. Ça me paraissait être parler pour ne rien dire. Il avait dit quoi, après tout, que les morts n'ont pas de tumeur, qu'il n'y a que les vivants pour avoir des tumeurs,

et que, si j'avais à peu près saisi, la tumeur, qui était du vivant, l'était sans l'être. Voilà ce que j'avais plus ou moins compris. C'étaient des banalités qui allaient de soi, mais, vu les circonstances, la banalité même de ces paroles m'avait rempli d'effroi. D'un effroi placide. L'évidence de telles banalités, c'était celle de leur fatalité. Juste après que ma femme est morte, à l'aube, quand on lui a retiré du bras l'aiguille qui lui perfusait la solution Ringer, quand j'ai vu à travers la fenêtre le matin embrumé sur la ville, j'ai su que ce que j'avais compris de la banalité de ses paroles n'était pas erroné.

Le jour où le chef de service m'a parlé de la tumeur au cerveau, j'ai aussitôt informé ma femme de son diagnostic. Mais je n'ai rien dit des théories du médecin concernant les manifestations du vivant. Je n'avais pas envie de parler de choses dont il ne sert à rien de parler à une malade.

— Chérie, d'après eux, ce serait une tumeur au cerveau que tu as. Ils disent qu'on la voit très bien sur l'IRM.

Ça l'a fait pleurer, elle ne pouvait plus s'arrêter, de longs sanglots intarissables. Et puis les pleurs se sont un peu calmés, elle m'a dit :

— Chéri, je suis désolée... Chéri, je suis désolée...

— C'est *manttangko* !

Voilà ce que m'a dit le type de l'accueil quand je suis sorti du sauna en me tendant mon portable opérationnel. J'ai consulté le *folder*, l'indicateur de charge était carrément sur quatre. Le cabinet d'urologie voisin n'allait plus tarder à ouvrir. Celui où je vais habituellement quand je suis au bureau était trop loin.

Dans une ruelle jouxtant le sauna s'élevait un immeuble où, entre un lieu de culte et une boucherie, on voyait au troisième étage s'afficher l'enseigne *Urologue*. Là, j'ai trouvé une infirmière occupée à passer la serpillière, et un vieux médecin plongé dans la lecture du journal du matin.

— C'est ma prostate... peux pas uriner...

— Allez vous allonger là-bas.

Je me suis étendu sur le lit que le médecin m'avait indiqué et j'ai défait ma ceinture. Il m'a palpé le bas-ventre à travers les vêtements.

— Oh là, vous la laissez gonfler comme ça ?...

— Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit...

— Plus on y pense et moins ça marche. Vous avez quel âge ?

— Cinquante-cinq ans.

— La prostate, ça n'a pas besoin de raisons pour se dérégler, l'âge suffit. Ce n'est pas vraiment une maladie, juste un phénomène lié au vieillissement. Vous vous souvenez ce qu'on disait autrefois, *ça pisse pas fort*, eh ben c'est ce qui vous arrive. Même que dans votre cas, monsieur, ça m'a l'air sérieux, si je puis me permettre.

Le médecin a interpellé l'infirmière qui continuait à passer la serpillière.

— Viens par là, ma petite Chœ. Tu vas l'aider à évacuer toute son urine. Il y en a une quantité énorme. Ça risque de prendre du temps. Pense à préparer deux bassinets.

Elle s'est approchée. Elle avait enveloppé sa tête d'un voile blanc, on ne voyait plus que ses yeux. Comme j'étais allongé, j'ai levé le regard pour contempler cette infirmière encapuchonnée. Sans les effluves de son parfum fadasse et le galbe de ses seins, on n'aurait jamais pu deviner qu'il s'agissait d'une femme. Je suppose qu'elle s'était masqué le visage de peur que je ne puisse un jour reconnaître celle qui allait me tripoter le pénis.

— Soulevez un peu vos reins.

J'ai soulevé mes reins. Elle a descendu d'un coup sec mon pantalon, le slip avec. Elle a alors

entrepris de provoquer l'érection de mon pénis à l'aide de mouvements de la main, qu'elle avait gantée de caoutchouc, à peu près comme si elle me branlait. Au creux de sa main, mon pénis n'a pas tardé à bander. Il me paraissait aussi étranger que s'il ne faisait plus partie de moi-même, et cette chose séparée de moi-même me causait une véritable honte. L'infirmière a incliné son visage vers mon pénis, et avec deux doigts elle a ouvert les bords du trou. A l'intérieur de ce trou, elle a enfilé une longue sonde urétrale. Une sonde urétrale qui n'en finissait plus de s'enfoncer dans mon corps. J'avais l'urètre en feu et le liquide englouti dans ma vessie poussait des hurlements.

— Ne vous agitez pas comme ça. Ça risque de prendre du temps. Si la douleur dans l'urètre devient insupportable, vous n'aurez qu'à sonner.

Et elle est sortie. L'urine s'écoulait le long de la sonde par petits jets intermittents, ça faisait comme les pistolets à eau des gamins. *Jjoreureuk... Jjoreureuk...* J'entendais les petits jets d'urine tomber dans le bassinnet sous le lit. L'oppression de ma vessie s'allégeait peu à peu, je commençais à pouvoir respirer l'air à grandes bouffées. Les rayons matinaux du soleil s'épanchaient généreusement par les fenêtres du cabinet

médical. J'ai fermé les yeux. Mes yeux étaient frappés par le soleil et au-dedans de mes paupières s'étendait une mer rose à la surface de laquelle scintillaient de petites taches. Les petites taches disparaissaient, puis resurgissaient à l'horizon de la mer rose qui se déployait au-dedans. Cette mer qui s'étendait sous mes paupières m'était inconnue et il me semblait que jamais de mon vivant je ne parviendrais à la franchir. *Jjoreureuk... Jjoreureuk...* J'entendais s'écouler l'urine. Ce bruit était à la fois net et lointain. Là-bas, à l'horizon de la mer rose voguait le palanquin de deuil de ma femme défunte. Lorsque la douleur de ma vessie a commencé à s'atténuer, je me suis endormi un moment, sans m'en apercevoir.